

Lurelu

Rectification

Volume 11, numéro 2, automne 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/12597ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1988). Rectification. *Lurelu*, 11(2), 38–38.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Quant à *Bouches Décousues* (un texte portant sur les agressions sexuelles faites aux enfants) il s'est fait refuser dans une école par une directrice qui m'a dit : « Non, cette pièce ne sera pas jouée chez nous, je ne veux pas de sexe dans mon école... »

Et voilà... mais si c'est déprimant de se faire censurer, c'est aussi fouettant et choquant et énervant et... bref, moi ça me stimule à continuer.



**ODILE
OUELLET**
illustratrice

Ce qui m'ennuie atrocement, c'est l'horrible puritanisme des gens qui sanctionnent. Je me souviens avoir dessiné une petite fille donnant une innocente bise sur la joue d'un petit garçon, et on m'a demandé de trouver un autre concept pour montrer la reconnaissance de la fillette ; mes clients furent contents de voir mes personnages se souriant à distance. D'autres exemples me viennent à l'esprit : un père assis sur le lit de sa fille ou deux enfants dans la même baignoire, c'est mal vu. Je trouve assez étonnant ce fossé qui sépare l'expression d'une affectivité normale pratiquée par tous et l'interprétation perverse qu'en fait le comité de censure. Un tel décalage idéologique entre, d'une part, le puritanisme victorien de certains décideurs qui voient de la pornographie dès que deux auriculaires se frôlent et, d'autre part, l'humanisme pourtant bien sage des illustrateurs et des lecteurs est tout simplement aberrant.

Comme mesure punitive, je propose qu'on astreigne les censeurs à se soumettre aux lois qu'ils imposent, par exemple en leur interdisant d'embrasser leur mère le jour de son anniversaire, en les forçant à garder un minimum de cinq pieds de distance de leurs enfants quand ils sont dans leur chambre, à prendre leur bain en caleçon, et à retirer de leur environnement tout objet de forme suggestive.

Il m'est arrivé de m'attrister du fait qu'on tende à bannir ce qui est teinté de violence. La violence n'a pas à être bannie de notre vocabulaire, pas plus que le malheur, la froideur, l'obscurité, les tornades, les contraventions ou l'huile de foie de morue, car non seulement ils sont les acteurs d'une réalité avec laquelle nous avons tous à composer, mais encore ils sont les termes négatifs qui seuls peuvent exalter leurs contraires. L'aplanissement des émotions, la peur d'outrager, l'allergie à la violence ne sont pas des maux réservés au livre scolaire, mais il en est atteint.

Je trouve dommage qu'on craigne de traumatiser les âmes sensibles en leur présentant des textes et des images colorées de violence, primo parce qu'il y a une question de justification et de dosage de la violence, et secundo parce que les lecteurs n'obéissent pas bêtement à un mimétisme intégral et aveugle. Plutôt que de lire un conte sur la rencontre mielleuse de deux tomates, j'ai lu *Le petit chaperon rouge* et je n'ai jamais eu peur d'être mangée par mon père, j'ai lu *Hansel et Gretel* et je n'ai jamais songé à jeter ma tante dans le feu. On suppose mal que les frères Grimm, Perrault et Andersen aient pu faire augmenter le taux de criminalité !



**GILLES
GAGNON**
auteur

Extraits du petit catéchisme des auteurs jeunesse.

Ai-je plus de 12 à 15 mots dans ma phrase ? Ai-je autant de personnages mâles que femelles ? Ai-je pensé à inclure des immigrants et des handicapés ? Ai-je songé à parler d'une famille monoparentale dans mon histoire ? Ai-je dosé mes opinions sur la jeunesse actuelle ? Ai-je assez r s d'action sans trop tomber dans la violence gratuite ? Ai-je bien évité la question des religions sans laisser transparaître une cuillerée de doute ? Ai-je fait attention aux équilibres psychologiques des jeunes lecteurs ? Ai-je épuré mon manuscrit de tout racisme ? Ai-je tenu des propos sexistes ? Ai-je insulté un groupe de lecteurs avec une farce plate ? Ai-je choisi un héros ou une héroïne qui correspond aux goûts du jour ? Ai-je pris les jeunes pour des valises ? Ai-je écrit mon histoire en fonction des professeurs, des éditeurs, des bibliothécaires ou en fonction des enfants ? Ai-je employé des mots trop « savants » ? Ai-je bien expliqué aux jeunes lecteurs que mon récit n'est qu'une fiction ? Ai-je décrit des mauvais tours à prohiber et dont mes lecteurs pourraient se servir ? Ai-je quand même abordé la question du sexe, avec une inégalable subtilité, sans choc pour mes lecteurs ? Ai-je fait attention de ne pas froisser ni scandaliser leurs parents ? Ai-je...

Ai-je encore le goût d'écrire pour les jeunes ? Mais, oui, bien sûr. Malgré les adultes qui prennent un malin plaisir à tout compliquer. Je me suis toujours demandé pourquoi, dans les maisons d'édition, les comités de lecture ne comportent aucun enfant. Et si les enfants décidaient de ce que les adultes doivent lire ? Je me demande...

RECTIFICATION :

Dans *La Tribune* du dernier numéro de *Lurelu* (Vol. 11, n° 1), Daniel Sernine faisait dire à Bernadette Renaud : « parfois on préférerait ne pas voir notre signature au bas du résultat final ». C'est plutôt à Henriette Major que Daniel avait emprunté cette phrase qu'il faut remettre dans son contexte. Nous nous excusons.